

Saillies et paradoxes : *Amérique française* et l'*ethos* du moraliste bouffon

Protrusions and Paradoxes: *Amérique Française* and the *Ethos* of the Buffoon Moralist

Impulsos y paradojas: *Amérique française* y el *ethos* del moralista bufo

Élyse Guay et Michel Lacroix

Volume 41, numéro 2 (122), hiver 2016

La révolution littéraire des années 1940 au Québec

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1036937ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1036937ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (imprimé)

1705-933X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Guay, É. & Lacroix, M. (2016). Saillies et paradoxes : *Amérique française* et l'*ethos* du moraliste bouffon. *Voix et Images*, 41(2), 67–81.
<https://doi.org/10.7202/1036937ar>

Résumé de l'article

Avec le boom éditorial qui survient au Québec pendant la « drôle de guerre », le milieu des revues littéraires se dynamise. Si une légèreté de ton avec une pointe d'humour grinçant la différencie de *La Nouvelle Relève*, la revue *Amérique française* opère également un renouvellement des formes et des discours qui l'éloigne de l'aura de Maritain. *Ethos* ironique, exploration de la brièveté, recherche stylistique et écriture par fragments sont les éléments qui caractérisent *Amérique française* et qui s'exemplifient dans une poétique de la saillie et du paradoxe, laquelle prend des dispositions collectives dans la revue. L'analyse des formes brèves (conte, poésie, maxime, épigramme et apophtegme) effectuée dans cet article tente de montrer que se développe, au sein de l'espace littéraire de la revue, une nouvelle figure d'écrivain, figure composite qui combine les traits du bouffon et du moraliste, l'esprit de recherche et l'esprit critique.

SAILLIES ET PARADOXES : AMÉRIQUE FRANÇAISE ET L'ETHOS DU MORALISTE BOUFFON

+ + +

ÉLYSE GUAY

Centre de recherche interuniversitaire sur la littérature et la culture québécoises (CRILCQ)
Université du Québec à Montréal

MICHEL LACROIX

Centre de recherche interuniversitaire sur la littérature et la culture québécoises (CRILCQ)
Université du Québec à Montréal

«Pourquoi je ne fus pas lu»: ce titre d'un des chapitres des *Médisances de Claude Perrin*¹ aurait pu être assumé, rétrospectivement, par la «voix éditoriale» d'*Amérique française*. Car, comme l'écrivain fictif de Pierre Baillargeon, la revue ne paraît pas avoir trouvé un nombre très grand de lecteurs et encore moins de relecteurs². Pourtant, ces rares curieux qui s'aventurent rétrospectivement dans ses pages en viennent à juger qu'il s'agit de la «meilleure revue littéraire du temps de la guerre³», de la «revue la plus ambitieuse⁴». Avec son mélange de réflexivité humoristique à la Roussel et de morgue abrasive, ce titre exprime non seulement l'amertume de Perrin ou l'ambition de Baillargeon, mais aussi l'*ethos* dominant de la revue. Ne pas être lu ou, inversement, être vraiment lu, être lu correctement par une élite de lecteurs; *Amérique française* fit de la question du public un *leitmotiv* aussi obsédant qu'au *Nigog*, mais en la détachant de l'imaginaire du désert culturel, en renversant la signification de la non-lecture. Ne pas être lu, en effet, est désormais un signe de gloire; ainsi François Hertel lance-t-il, dans le compte rendu d'*Ils posséderont la terre*: «Voilà un roman qui

1 Pierre Baillargeon, *Les médisances de Claude Perrin*, Montréal, Lucien Parizeau et compagnie, 1945, p. 145-148.

2 Les principales études s'y étant intéressées sont au nombre de cinq et presque toutes issues de l'Université de Sherbrooke: Jocelyne Laplante-Paquet, *Introduction aux idées de la revue Amérique française*, mémoire de maîtrise, Sherbrooke, Université de Sherbrooke, 1973, 228 f.; Richard Giguère, «*Amérique française* (1941-1955): notre première revue de création littéraire», *Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada français*, n° 6, été-automne 1983, p. 53-63; Jacques Michon, «Les revues d'avant-garde au Québec de 1940 à 1979», Lise Gauvin et Jean-Marie Klinckenberg (dir.), *Trajectoires. Littérature et institutions au Québec et en Belgique francophone*, Montréal/Bruxelles, Presses de l'Université de Montréal/Labor, coll. «Dossiers Media/Publications du Centre d'études québécoises de l'Université de Liège», 1985, p. 117-128; Guy Larochelle, *Trois revues littéraires de 1943-1946: La Nouvelle Relève, Gants du ciel et Amérique française*, mémoire de maîtrise, Sherbrooke, Université de Sherbrooke, 1991, 220 f.; Pascale Ryan, «Je ne partage évidemment aucune de tes conceptions de ce que sera le ton de la revue». Andrée Maillet et *Amérique française*, 1947-1951: un combat pour l'autonomie de la création littéraire», *Mémoires du livre/Studies in Book Culture*, vol. IV, n° 1, automne 2012, en ligne: <http://www.erudit.org/revue/memoires/2012/v4/n1/1013323ar.html> (page consultée le 18 janvier 2016).

3 Richard Giguère, «*Amérique française* (1941-1955): notre première revue de création littéraire», p. 63.

4 Michel Biron, François Dumont et Élisabeth Nardout-Lafarge, *Histoire de la littérature québécoise*, avec la collaboration de Martine-Emmanuelle Lapointe, Montréal, Boréal, coll. «Boréal compact», 2010 [2007], p. 273.

ne sera pas lu. Bonne note pour son auteur en un pays où on lit plus de Bordeaux que de Dostoïewski⁵.»

Ethos ironique et condescendant, réflexivité du discours, de la poésie et de la fiction, exploration d'une littérature inaccessible au commun et privilégiant le second degré, ces éléments caractéristiques d'*Amérique française* participent à l'élaboration d'une poétique de la saillie et du paradoxe. Avec elle, une nouvelle figure d'écrivain fait son apparition sur la scène littéraire québécoise, figure composite qui combine les traits du bouffon et du moraliste, l'esprit de recherche et l'esprit critique.

AMÉRIQUE FRANÇAISE : NOUVEAUX ACTEURS, NOUVEAUX DISCOURS

Publiée de 1941 à 1955, avec un bref retour sur scène en 1963, *Amérique française* a été fondée par deux anciens étudiants du collège Jean-de-Brébeuf, Pierre Baillargeon et Roger Rolland, alors âgés de vingt et vingt-cinq ans. Elle ouvrit d'ailleurs largement ses pages aux étudiants et aux professeurs de Brébeuf, anciens ou actifs; parmi eux, on compte Paul Toupin, Gérard Dagenais et François Hertel, qui succédèrent aux fondateurs à la direction, de même que de nombreux collaborateurs, dont Jacques Ferron, Jacques Lavigne, Pierre Elliott Trudeau, Pierre Vadeboncœur⁶, pour ne nommer que ceux-là. On peut aussi signaler une très forte proximité, vers 1943-1945, entre la revue et l'équipe du *Quartier latin*, le journal des étudiants de l'Université de Montréal⁷. Ces accointances entre la revue et la jeunesse étudiante, outre qu'elles ont pu favoriser l'humour parfois potache d'*Amérique française*⁸, mènent la revue à publier quantité d'écrivains en tout début de carrière: outre Ferron et Vadeboncœur, on trouve, pour la période 1941-1947⁹, Gérard Bessette, Réginald Boisvert, Carl

5 François Hertel, « En marge de quelques livres... [Ils posséderont la terre, Robert Charbonneau] », *Amérique française*, vol. I, n° 3, février 1942, p. 42.

6 En plus de signaler le caractère éminemment « montréalais » de la revue, l'importance de ces signataires issus du collège Jean-de-Brébeuf distingue *Amérique française* de *La Relève*, dont la filière était plutôt celle du Collège Sainte-Marie. Il n'y a hélas pas eu d'études portant sur les différences entre ces deux collèges dirigés par les Jésuites, que ce soit sur le plan de la composition socioéconomique de leurs cohortes étudiantes, du rapport aux luttes cléricales contemporaines, à l'action catholique ou nationaliste, ou encore de l'enseignement de la littérature.

7 Les deux périodiques partagent en effet un grand nombre de collaborateurs, parmi lesquels Pierre Baillargeon, Jacques Dubuc, Charles Dumas, Éloi de Grandmont, François Hertel, Charles Lussier, Roger Rolland, Jacques de Tonnancour, Pierre Elliot Trudeau et Jean Vallerand.

8 Hertel s'amusa ainsi à attaquer violemment son propre recueil sous le pseudonyme d'un certain Henri Francostel: « Ce livre est d'un fumiste », déclare sans ambages ce fictif critique. Henri Francostel [François Hertel], « En marge de quelques livres... [Axe et parallaxes, François Hertel] », *Amérique française*, vol. I, n° 3, février 1942, p. 43.

9 Outre que cette périodisation épouse celle du projet de « La vie littéraire au Québec », elle correspond à un tournant dans la série d'*Amérique française*, signalé par des changements de format et de direction: c'est désormais Corinne Dupuis-Maillet qui la dirige, en remplacement de Hertel, parti en France. Bien que des études plus poussées soient nécessaires pour fonder l'affirmation, tout semble indiquer que la figure du moraliste bouffon, caractéristique des années 1941-1947, n'est plus vraiment présente à compter de 1948. De même, l'intérêt marqué pour l'art contemporain de la période antérieure, abstraction comprise, laisse place, parfois, à des textes comme « L'immense blague de l'art moderniste » de Clarence Gagnon (vol. VIII,

Dubuc, Sylvain Garneau, Gilles Hénault, Paul Toupin et Yves Thériault. Jamais, par ailleurs, une revue intellectuelle québécoise n'avait eu autant d'écrivaines dans ses pages, parmi lesquelles Adrienne Choquette, Anne Hébert, Jacqueline Mabit, Andrée Maillet et Gabrielle Roy¹⁰. On dénombre en tout cinquante-cinq collaboratrices, de 1941 à 1947, qui signent cent quarante-deux textes. Sans lui donner trop de poids, sur le plan causal, on peut établir un lien entre l'intérêt pour ces deux catégories de « nouvelles voix » et le renouvellement des discours et des formes d'écriture effectué par la revue.

Abordons les discours, pour commencer, de façon à cerner la position d'*Amérique française* dans le champ des revues, et plus largement dans le champ littéraire. L'une des huit revues apparues en 1940-1941¹¹, avec le boom éditorial de la Seconde Guerre mondiale (dont l'impact sur les périodiques fut majeur mais rarement relevé), *Amérique française* est née d'une scission au sein de *La Nouvelle Relève*¹², dont les causes n'ont pas été explicitées publiquement, mais qui eurent sans doute à voir avec la relative « indifférence » religieuse de Baillargeon, de Rolland, de Toupin et de leurs proches collaborateurs, ainsi qu'avec la distance entre les deux *ethè* éditoriaux. Car, comme le signale l'*Histoire de la littérature québécoise* : « la revue [*Amérique française*] adopte [...] une certaine légèreté de ton qui contraste avec le style grave et inquiet de *La Nouvelle Relève*¹³ ». De plus, on y pousse beaucoup plus loin la recherche d'autonomie, à l'égard de l'Église, ne cherchant plus à concilier les exigences littéraires et le dogme catholique. En fait, l'impulsion autonomiste est telle, à *Amérique française*, qu'elle tourne aussi le dos aux séductions nouvelles (au Québec) des succès littéraires, de sorte que le lecteur n'y est plus un ami potentiel, mais un adversaire.

Pour Andrée Fortin, *Amérique française* prolonge le combat du *Nigog*, en posant le primat de la forme sur le fond, et marque l'« ultime étape dans l'affirmation du sujet de la modernité¹⁴ ». En littérature comme en art, on y défendit en effet l'exploration formelle de façon constante, célébrant les œuvres de Borduas, Chostakovitch, Gide, Mallarmé, Pellan, Proust ou Valéry, aussi bien que le cubisme ou

n° 3, 1949, p. 67-71). La mise au point formulée par la nouvelle directrice, cette même année, n'aurait pas été pensable auparavant, le « gros bon sens » étant exécré aussi bien par Baillargeon que par Hertel : « La lecture d'une revue ne devrait jamais être ni un casse-tête ni un soporifique. C'est dire que l'hermétisme et l'ésotérisme seront bannis de nos pages. Cette ligne de conduite nous est dictée par le gros bon sens. » Corinne Dupuis-Maillet, [s. t.], *Amérique française*, vol. VIII, n° 1, 1949, p. 32.

10 À l'exception des revues spécifiquement féminines, c'est-à-dire écrites par des femmes pour un lectorat essentiellement féminin, comme *La Bonne Parole*.

11 Les autres sont *Ensemble*, *Regards*, le *Bulletin des études françaises*, les *Cahiers de l'École des sciences sociales*, *La Droite*, *La Nouvelle Relève* et *Relations*.

12 On pourrait parler, avec plus de justesse, d'une fusion manquée. Baillargeon, Mabit et les futurs collaborateurs d'*Amérique française* n'avaient pas publié dans *La Relève*, mais se sont retrouvés dans les premiers numéros de *La Nouvelle Relève*, avant de fonder *Amérique française*. André Gaulin se base sur la lecture du journal de Baillargeon, demeuré inédit, pour souligner la participation de l'écrivain au passage de *La Relève* à *La Nouvelle Relève*, son désir qu'on y publie davantage de textes de création et, finalement, son insatisfaction, qui le mène à fonder sa propre revue avec Roger Rolland, deux mois après le lancement de *La Nouvelle Relève*. André Gaulin, *Entre la neige et le feu. Pierre Baillargeon, écrivain montréalais*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, coll. « Vie des lettres québécoises », 1980, p. 29.

13 Michel Biron, François Dumont et Élisabeth Nardout-Lafarge, *Histoire de la littérature québécoise*, p. 274.

14 Andrée Fortin, *Passage de la modernité. Les intellectuels québécois et leurs revues (1778-2004)*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 2006 [1993], coll. « Sociologie contemporaine », p. 142-143.

le surréalisme. La revue fut d'ailleurs qualifiée « d'avant-garde¹⁵ » ; cependant, là où *Le Nigog* demeurait attaché à l'expression du sujet, à la représentation, et entendait surmonter la coupure entre l'artiste et le public, *Amérique française* plonge allègrement dans l'abstraction et souhaite creuser le fossé entre la création et le public, espérant même qu'un « certain snobisme littéraire¹⁶ » prenne forme au Canada français.

Allant au-delà de l'opposition entre exotisme et régionalisme, Baillargeon exhorte les jeunes écrivains à dépasser l'imitation servile des modèles français et à récuser le régionalisme « outrancier¹⁷ », « moufette¹⁸ », pour mieux sortir du « cadre étroit d[e] la Province¹⁹ » en se situant dans la perspective d'une américanité continentale. Résolument tourné vers le monde, se projetant dans le cadre d'une Amérique attachée à la grande culture française (et non à l'histoire de la résistance francophone, comme le seront l'Institut et la revue de Lionel Groulx), le mensuel de Baillargeon laisse entendre, pour la première fois sans doute, l'ambition de « donner à notre production littéraire une valeur universelle et un marché mondial²⁰ ».

La revue défend ainsi une création parfaitement autonome et tournant le dos au public indifférencié pour ne s'adresser qu'aux pairs (pairs du monde entier, désormais), s'approchant d'une position avant-gardiste, laquelle ne surgira toutefois pas en son sein. D'où l'importance des textes de création dans ses numéros, surtout en regard des préoccupations sociales ou politiques, prédominantes dans les revues concurrentes, y compris *La Nouvelle Relève*. « Nous ne sommes pas assez riches pour nous payer le luxe d'une trahison des clercs, ni pour tolérer que nos grands romanciers et nos grands philosophes (si nous venons à en avoir) se permettent d'écrire souvent des articles d'actualité politique [...]. Nous avons faim de création²¹ », écrivait en avril 1943 François Hertel, l'un des importants collaborateurs d'*Amérique française*. Les statistiques mises au point par Jacques Michon montrent que la revue a cherché à combler cette faim : les contes, la poésie et l'essai occupèrent, en moyenne, 70 % de ses pages, ce qui représente la proportion la plus élevée de ces formes parmi les revues de l'époque²², surpassant celles de *La Nouvelle Relève* et de *Gants du ciel*. On peut même hasarder que cette proportion est une des plus élevées dans l'histoire des revues littéraires au Québec.

Au-delà de cette base, on ne trouvera guère de discours concerté, précis, affirmant une position commune au sujet de l'art, de l'esprit, de l'état du monde. On

15 Rex Desmarchais, « Revues d'avant-garde », *La Revue populaire*, janvier 1945, p. 7. Il faut dire que Desmarchais incluait aussi *La Nouvelle Relève* et *Gants du ciel* dans la catégorie « avant-garde », notion utilisée de manière très large pour désigner des revues de jeunes écrivains aux idées moins traditionalistes que celles de leurs devanciers. Dans une veine plus précise, esthétiquement, Guy Sylvestre soulignera le caractère « formaliste » des textes de Pierre Baillargeon (« Baillargeon est par trop formaliste », Guy Sylvestre, « Les ciseaux de Swann. Chronique de littérature », *Le Droit*, 7 février 1942, p. 6).

16 Pierre Baillargeon, « Amérique française », *Amérique française*, vol. I, n° 6, mai 1942, p. 3.

17 *Ibid.*, p. 2.

18 Pierre Baillargeon, « La carrière des lettres », *Amérique française*, vol. III, n° 21, mai 1944, p. 52.

19 Pierre Baillargeon, « Amérique française », p. 2.

20 Pierre Baillargeon, « Amérique française », p. 1.

21 François Hertel, « Notre culture et ses retentissements possibles chez les autres latins d'Amérique », *Amérique française*, vol. II, n° 7, avril 1943, p. 11.

22 Jacques Michon, « Les revues d'avant-garde au Québec de 1940 à 1979 », p. 122.

n'écrit guère au « nous », dans cette revue ; on s'y oppose, par principe, aux systèmes, à l'esprit de parti²³, on s'y contredit les uns les autres, parfois au sein d'un même texte. Car, comme nous l'avons annoncé, on y préfère le paradoxe à la doctrine, l'essai à l'exhortation ou à la polémique. On ne peut guère, par conséquent, indexer *Amérique française* à l'une des principales formations discursives structurant le discours social contemporain : nationalisme « groulxien », esquisse du néonationalisme autour de Laurendeau et du Bloc populaire, libéralisme laissez-faire ou progressiste, personnalisme catholique, etc. Même sur le plan plus spécifique des conceptions de la littérature, les collaborateurs de la revue ont bien davantage en commun leurs refus que des positions ou des projets esthétiques spécifiques. À cet égard, la polyphonie de la revue ressemble davantage à celle de la *Nouvelle Revue française*, du *Mercur de France* ou de *Liberté* qu'à celle, fortement convergente, des surréalistes ou de *Parti pris*. Les directeurs en font d'ailleurs une caractéristique majeure :

Nous n'avons pas d'école littéraire définie : nous ne sommes ni claudéliens, ni valériens, ni classiques, ni romantiques, nous n'avons pas de système philosophique défini : nous ne sommes ni thomistes, ni blondéliens, ni bergsonniens [sic] ; pas de politique définie : nous ne sommes ni libéraux, ni nationalistes, ni socialistes, ni communistes ; nous n'exaltons pas une musique, une peinture, une architecture, un théâtre plus qu'un autre ; nous ne sommes ni modernes ni anciens²⁴.

Pour explorer plus en détail ce concert de voix, nous emprunterons deux voies diamétralement opposées. La première, dans le fil de l'analyse des discours des pages précédentes, tirera profit des possibilités offertes par la numérisation des numéros d'*Amérique française* effectuée par Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BANQ), numérisation qui permet d'accomplir des recherches d'occurrences lexicales. Cet examen, résolument quantitatif, heurte de front l'habitus interprétatif des études littéraires. Cependant, ce type de « *distant reading* », défendu par Franco Moretti²⁵ et plusieurs des chercheurs tentant de développer les humanités numériques, peut relancer le cercle herméneutique, dans la mesure où les analyses résistent au fétichisme positiviste de la donnée pour interroger aussi bien les résultats des enquêtes que les prémisses des interrogations elles-mêmes. La seconde piste de lecture, plus classique, passera par l'examen de la poétique de la fragmentation, à l'œuvre dans les textes de la revue, pour mener à la reconstitution de l'*ethos* collectif caractérisant le langage propre à cette dernière. La lecture de ses numéros nous a permis d'observer, par-delà la diversité des signatures, des genres et des sujets, des traits récurrents dans la structure des textes, dans l'énonciation et l'image même de l'énonciateur.

23 « J'ai voulu échapper à tous les cadres, fuir toute formule toute faite, surtout, ce détestable esprit de parti, clan, qui fait d'une revue un pur outil, une pierre à lancer à la tête de l'adversaire, au lieu d'une œuvre désintéressée et ayant une vie propre. » Pierre Baillargeon, « Amérique française », p. 4.

24 Jacques Lavigne, « Exigence », *Amérique française*, vol. III, n° 17, novembre 1943, p. 2.

25 Franco Moretti, *Distant Reading*, New York, Verso, 2013, 254 p. Voir aussi, du même auteur, *Graphs, Maps, Trees. Abstract Models for Literary History*, New York, Verso, 2005, 119 p.

SINGULARITÉS DISCURSIVES : AMÉRIQUE FRANÇAISE ET LES REVUES CONTEMPORAINES

Pour examiner les traits spécifiques du discours collectivement élaboré dans *Amérique française*, nous avons eu recours aux recherches lexicales qu'a permises la numérisation du corpus effectuée par BANQ²⁶. Dans le lot des revues contemporaines, deux peuvent être distinguées par leur centralité, leur rôle structurant dans la configuration du champ intellectuel : *L'Action nationale* et *La Nouvelle Relève*; ce sont d'ailleurs, du fait même de la légitimité acquise dans ces années, les revues les plus étudiées de la période²⁷. Malheureusement, aucune numérisation semblable, permettant des recherches textuelles, n'a encore été accomplie pour le corpus de *La Relève* et de *La Nouvelle Relève*, que ce soit par BANQ ou par le consortium Érudit. Nous avons donc dû nous restreindre à une comparaison entre *Amérique française* et *L'Action nationale*²⁸. Nous avons interrogé l'ensemble des numéros publiés par ces revues de 1941 à 1947 (pour un total respectif de quarante-trois et de soixante-dix numéros²⁹).

L'intérêt d'une telle analyse tient moins au nombre précis d'occurrences de tel ou tel terme qu'à la comparaison d'écart significatifs entre les deux corpus examinés et qu'aux analyses ultérieures que ces données permettent, voire sollicitent, dès lors qu'il s'agit d'en creuser les significations. Ainsi, on voit, sans grande surprise, que les termes « nation », « nationalisme », « canadien-français » et « canadien » apparaissent

26 Les numéros de la revue sont accessibles à l'adresse suivante : <http://collections.banq.qc.ca/ark:/52327/2224787> (page consultée le 18 janvier 2016).

27 Pour la revue *La Relève* (1934-1941) et *La Nouvelle Relève* (1941-1948), voir André J. Bélanger, *Ruptures et constantes. Quatre idéologies du Québec en éclatement* : La Relève, la JÉC, Cité libre, Parti pris, Montréal, Hurtubise HMH, coll. « Sciences de l'homme et humanisme », 1977, 219 p.; Gérard Fabre et Stéphanie Angers, *Échanges intellectuels entre la France et le Québec (1930-2000). Les réseaux de la revue Esprit avec La Relève, Cité libre, Parti pris et Possibles*, Québec, Presses de l'Université Laval, coll. « Sociologie contemporaine », 2004, 248 p.; Nancy Houle, *Origine et consolidation d'un réseau littéraire au xx^e siècle. Le réseau associé à la revue La Relève, mémoire de maîtrise*, Sherbrooke, Université de Sherbrooke, 2001, 153 f.; Michel Lacroix, « La francophonie en revue, de *La Nouvelle Relève* à *Liberté* (1941-1965). Circulation de textes, constitution de discours et réseaux littéraires », *Globe. Revue internationale d'études québécoises*, vol. XIV, n° 2, 2011, p. 37-58; Guy Larochelle, *Trois revues littéraires de 1943-1946* : La Nouvelle Relève, Gants du ciel et Amérique française; Jacques Michon, « Les revues d'avant-garde au Québec de 1940 à 1979 »; Jacques Pelletier, « *La Relève* : une idéologie des années 1930 », *Le poids de l'histoire. Littérature, idéologies, société du Québec moderne*, Québec, Nuit blanche éditeur, coll. « Essais critiques », 1995, p. 243-300. Pour *L'Action nationale* (1933-), anciennement *L'Action française* (1917-1933), voir Pascale Ryan, *Penser la nation. La Ligue d'action nationale (1917-1960)*, Montréal, Leméac, coll. « Domaine histoire », 2006, 324 p.; Catherine Pomeyrols, *Les intellectuels québécois, formation et engagements, 1919-1939*, Paris, L'Harmattan, coll. « Le monde nord-américain : histoire, culture, société », 1996, 537 p.; Charles-Philippe Courtois, *Trois mouvements intellectuels québécois et leurs relations françaises* : L'Action française, La Relève et La Nation (1917-1939), thèse de doctorat, Paris/Montréal, Institut d'études politiques de Paris/Université du Québec à Montréal, 2008, 663 f.; Susan Mann, *Lionel Groulx et L'Action française. Le nationalisme canadien-français dans les années 1920*, traduit de l'anglais par Manon Leroux, Montréal, VLB éditeur, coll. « Études québécoises », 2005, 193 p.

28 Les numéros de la revue ont été numérisés par BANQ : <http://collections.banq.qc.ca/ark:/52327/2163581> (page consultée le 18 janvier 2016).

29 Les modalités de recherche plein texte offertes par le site de BANQ sont hélas des plus sommaires et ne peuvent malheureusement être raffinées, par exemple en recourant à des opérateurs dits « booléens » (« X et Y », « X mais non Y », etc.).

de façon nettement plus fréquente dans *L'Action nationale*³⁰, comme le terme « politique » domine celui de « littérature »³¹. Examiner quelques-unes de ces occurrences dévoile par ailleurs que les collaborateurs de *L'Action nationale* emploient régulièrement « politique » de façon positive, comme domaine d'action privilégié, dans un esprit national sinon nationaliste³², alors qu'à *Amérique française*, le terme désigne plus souvent des cas français ou une fonction parmi d'autres (dans des énumérations telles que « la politique, les lettres, le commerce, l'industrie »³³), quand il n'est pas tout simplement dédaigné³⁴. Cependant, il est plus étonnant de découvrir que « politique » revient aussi souvent que « littérature » dans *Amérique française*³⁵ (mais quasi uniquement pour distinguer des fonctions sociales ou pour analyser des cas français) ou encore que cette dernière ne favorisait pas plus que sa rivale les notions d'humanisme ou d'universalisme³⁶.

Si on se tourne plutôt du côté des termes appartenant plus ou moins largement au champ sémantique de la création, on découvre qu'« écrire », « créer » et « exprimer » ne reviennent pas plus souvent dans *Amérique française* que dans *L'Action nationale*, alors qu'on aurait pu la croire plus attachée à ces verbes caractérisant l'activité créatrice³⁷. En fait, ce n'est pas l'action, mais le personnage qui importe pour Baillargeon, Hertel et compagnie : un des plus grands écarts entre les deux revues concerne la fréquence du terme « artiste », qui revient près de six fois plus souvent dans *Amérique française*. On touche ici à l'un des nœuds discursifs de cette revue, celui de l'héroïsation de l'artiste³⁸, figure par excellence de la singularité et de l'audace.

Le fossé entre les revues est presque aussi marqué en ce qui concerne les notions de « poésie » et de « style »³⁹. Il y a même une surenchère marquée de cette

30 Ils reviennent respectivement 628 fois, 146 fois, 290 fois et 1328 fois dans *L'Action nationale*, comparativement à 89, 12, 17 et 133 fois dans *Amérique française*. Même si l'on tient compte de l'écart entre le nombre de numéros, la récurrence est à peu près 4 fois, 7 fois, 10 fois et 6 fois plus grande dans *L'Action nationale*.

31 Il y a 2168 occurrences du terme « politique » dans la revue, et 293 occurrences de « littérature ». En tenant compte du nombre de numéros, on trouve dans *L'Action nationale* 4,7 fois plus d'occurrences de « politique » que dans *Amérique française*, alors que « littérature » y est deux fois moins récurrent que dans cette dernière.

32 Notons en passant que François-Albert Angers insiste constamment sur la nécessité de développer une politique économique, marquant ainsi par l'adjonction de l'épithète l'inflexion néonationaliste, ouverte à l'intervention de l'État, de sa pensée et, plus largement, de *L'Action nationale*.

33 Victor Barbeau, « Vérité aux Anglais », *Amérique française*, vol. II, n° 2, octobre 1942, p. 4. Notons que, dans cette même page, Barbeau s'élève nommément contre l'injonction « Speak White », ce qui est probablement un des premiers cas recensés de l'histoire littéraire québécoise.

34 Vadeboncoeur écrit par exemple : « [e]n politique, qui est une science aimable parce qu'elle ne connaît aucune espèce de rigueur (à preuve les politiciens) [...] ». Pierre Vadeboncoeur, « Apologie du préjugé », *Amérique française*, vol. II, n° 1, septembre 1942, p. 37.

35 On y trouve 278 occurrences de « politique » et 282 occurrences de « littérature ».

36 Une comparaison avec *La Nouvelle Relève* serait intéressante, sur ce plan précis, dans la mesure où l'histoire littéraire l'a fortement associée à la promotion de l'humanisme et de l'universalisme.

37 Cela incite en retour à interroger la présence régulière de ces verbes dans les pages de *L'Action nationale*.

38 Ou de l'« écrivain », autre terme nettement plus fréquent dans les pages d'*Amérique française* qu'à *L'Action nationale*.

39 Ainsi, « style » est 2,7 fois plus fréquent dans *Amérique française*. Trois autres termes enfin viennent marquer par leur abondance l'importance de la hiérarchisation artistique dans les pages d'*Amérique française*, soit « pur », « grand » et « maître ». L'art et la littérature doivent être « purs », l'artiste et l'écrivain doivent être « grands », être des « maîtres ».

dernière, qui revient en moyenne cinq fois par numéro dans *Amérique française*, alors qu'un dépouillement attentif du numéro de septembre 1943 de *La Nouvelle Relève* n'en a pas relevé une seule occurrence, et pourtant ce numéro contient l'article d'Élie sur la poésie⁴⁰ et celui de Charbonneau sur Dostoïevski⁴¹, de même que plusieurs pages de chroniques. Le tout premier numéro de *La Nouvelle Relève*, en septembre 1941, recelait bien six occurrences du terme, mais elles étaient toutes redevables aux deux mêmes plumes, celles de Pierre Baillargeon et de sa femme, Jacqueline Mabit, futurs animateurs d'*Amérique française*.

Cette différence dans la fréquence d'utilisation du terme « style » signale une divergence importante dans les conceptions de l'art et de la littérature⁴². Bien qu'elles fassent toutes deux de la création une recherche, une exploration vers des formes, des images originales, *La Nouvelle Relève* y voit d'abord une aventure spirituelle⁴³, une quête de la vérité, de l'authenticité. Pour le poète comme pour le romancier, il s'agit de « comprendre la complexité de l'homme⁴⁴ », comme l'affirme Charbonneau en parlant de Dostoïevski. En cela, l'intérêt de ces revues pour les révolutions esthétiques s'accorde tout de même avec les invocations humanistes des collèges classiques. Avec *Amérique française*, l'art devient style, travail de la langue, de la forme, de la matière, abandonnant tout impératif de représentation⁴⁵ : « L'écrivain s'exprime surtout par le style, comme le peintre par la couleur et comme le musicien par le son ; non tant par cela qu'il dit que par sa façon de le dire⁴⁶. » Sans basculer tout à fait dans l'autoréférentialité, *Amérique française* manifeste plus nettement que *La Nouvelle Relève* le passage du régime représentatif au régime esthétique, selon les catégories de Jacques Rancière⁴⁷. Un des signes de ce passage dans un nouveau régime

40 Robert Élie, « Voies nouvelles de la poésie », *La Nouvelle Relève*, vol. II, n° 9, septembre 1943, p. 513-522.

41 Robert Charbonneau, « La révolution de Dostoïevski », *La Nouvelle Relève*, vol. II, n° 9, septembre 1943, p. 535-536.

42 Découvrir les termes les plus susceptibles de relancer la lecture des textes est en soi une opération analytique d'ordre herméneutique, car cette découverte s'appuie sur une interprétation préalable des textes — les corpus de chacune des revues, en ce qui nous concerne ici. La recherche lexicale ne saurait être une pure opération quantitative, quasi automatique. Bien que la numérisation des revues ait d'abord obéi à une volonté de diffusion élargie du patrimoine littéraire et intellectuel, les possibilités de recherche plein texte qu'elles ont introduites sont susceptibles de renouveler considérablement l'étude des périodiques.

43 En cela, ses auteurs s'entendent avec Jean Wahl, qui parle de « La poésie comme exercice spirituel » (*La Nouvelle Relève*, vol. III, n° 7, octobre 1944, p. 410-412).

44 Robert Charbonneau, « La révolution de Dostoïevski », p. 535.

45 « La peinture elle aussi a voulu se libérer franchement de la nature, avoir son autonomie. » ; « Les peintres abstraits jouent franc jeu. Comme une fugue ne représente rien, une peinture peut ne rien représenter, mais se présenter et se suffire par son ordre [...]. C'est une chose belle en soi, formellement. Un tout distinct qui a pour sujet sa forme. » (Jacques G. de Tonnancour, « Alfred Pellan : propos sur un sorcier », *Amérique française*, vol. I, n° 2, décembre 1941, p. 19-20.) « [Le cubisme] rompit complètement avec l'apparence des choses : les désorganisa pour les réorganiser selon la seule rigueur plastique. Des possibilités picturales insoupçonnées se découvrent. Sans rappel immédiat de l'extérieur, sans même la vraisemblance, la poésie, la beauté substantielle persiste. La sensibilité reste intacte, la matière très pure. » (Paul-Émile Borduas, « Manières de goûter une œuvre d'art », *Amérique française*, vol. II, n° 4, janvier 1943, p. 43.)

46 Pierre Baillargeon, « Réponses », *Amérique française*, vol. I, n° 4, mars 1942, p. 17.

47 Parmi ses publications concernant la littérature ou l'esthétique où il établit ces catégories, on peut citer : *Le partage du sensible. Esthétique et politique*, Paris, La Fabrique, 2000, 74 p. ; *La parole muette. Essai sur les contradictions de la littérature*, Paris, Hachette, 1998, 190 p. ; *La chair des mots. Politiques de l'écriture*, Paris, Galilée, coll. « Incises », 1998, 205 p.

artistique se trouve dans le fait qu'on embrasse résolument l'abstraction à *Amérique française*⁴⁸, alors que du côté de *La Nouvelle Relève*, un Robert Élie n'y arrivera qu'après une longue évolution, au contact de l'œuvre de Borduas, notamment⁴⁹.

FORMES BRÈVES ET PENSÉE VAGABONDE

Ces indications éclairent le discours tenu par les collaborateurs d'*Amérique française*, mais pas les formes d'écriture qu'elle propose, les poétiques qui s'y développent. Or, c'est par là surtout qu'elle se distingue des revues contemporaines et qu'elle contribue à infléchir la création littéraire de l'époque. Outre les essais sur l'art, dont Karine Cellard traite dans son article du présent dossier et qui furent un des fleurons de la revue, signalons, du côté de la poésie, un foisonnement hétéroclite de formes nouvelles (pour le Québec), dont une série de poèmes néoclassiques d'inspiration valéryenne dus à Baillargeon⁵⁰, Jean-Louis Langlois⁵¹, Gérard Bessette⁵² et quelques autres, ainsi qu'une déconstruction radicale de la poésie patriotique dans les poèmes de Pierre Trottier⁵³.

Les textes narratifs brefs, quant à eux, mériteraient une étude à part entière, car ils sont nombreux et participent fortement au renouveau de cette catégorie de textes signalé par Romain Légaré en 1947⁵⁴. En fait, la revue devient à la fin de la guerre un laboratoire d'expérimentation narrative, multipliant les formes et les

48 Hertel le fait avec éclat dans son «Plaidoyer en faveur de l'art abstrait», où il déclare: «Être abstrait, c'est être universel.» (*Amérique française*, vol. II, n° 3, novembre 1942, p. 8.) On trouvera quantité d'autres occurrences, dont: «LE MUSICIEN. — Mais, enfin, mon cher Peintre, que racontent ces toiles?... que représentent-elles? je voudrais comprendre... LE PEINTRE. — Ces questions, mon cher mélomane, ont déjà été posées un grand nombre de fois: voici ce qu'il convient d'y répondre simplement. Le peintre a le droit de ne rien représenter; enfoncez-vous cela dans la tête. La peinture, ce sont des lignes, des couleurs, des surfaces et des arabesques, comme votre musique, celle que vous aimez, c'étaient des sons, des accords, des rythmes et des mélodies.» (Henri Laugier, «Saison d'art à Montréal», *Amérique française*, n° 5, avril 1942, p. 8-9.); «Ô Toi qui passes./ Quitte ton corps et ton âme./ Deviens forme et couleur./ Je te donne la joie de capter un rêve./ Prends-le, mais ne le salis pas./ C'est mon rêve, et il est sacré./ Ne cherche pas à comprendre./ Mais assimile-toi à lui. [...] Deviens forme et couleur./ Et tu connaîtras.» (Adèle Lauzon, «Abstraction», *Amérique française*, vol. VII, n° 3, mars 1947, p. 31.)

49 Voir à ce sujet: Cécile Facal, *La vie la nuit. Robert Élie et l'esthétique catholique de La Relève, entre modernité et antimodernité (1934-1950)*, thèse de doctorat, Montréal, Université McGill, 2013, 649 f.

50 Pierre Baillargeon, «Poèmes», *Amérique française*, vol. I, n° 1, novembre 1941, p. 2-13; «Églogues», *Amérique française*, n° 5, avril 1942, p. 1-5; «Pastorale», *Amérique française*, vol. II, n° 16, septembre 1943, p. 12-16.

51 Jean-Louis Langlois, «La folie d'un vieux poète», *Amérique française*, vol. I, n° 4, mars 1942, p. 3-4; «Retour», *Amérique française*, vol. II, n° 2, octobre 1942, p. 7; «La vierge de marbre», *Amérique française*, vol. II, n° 5, février 1943, p. 26; «Le bonheur», *Amérique française*, vol. II, n° 8, juin 1943, p. 16.

52 Gérard Bessette, «Évocation», *Amérique française*, vol. V, n° 3, mars 1946, p. 46-47; «Peinture surréaliste», *Amérique française*, vol. V, n° 4, avril 1946, p. 42-43.

53 Citons «Le cortège», qui s'attaque au défilé de la Saint-Jean-Baptiste: «Le maître le passé défile vampire en carton-pâte/Peuple dis-moi quel char allégorique/Joint la femme admirée à la femme embrassée dans un bouge puant/Et quel fleuve partant de quelle Gaspésie/Joint le grand geste de Jacques Cartier au geste de l'homme qui vient de vendre son char pour cent sous de confort.» Pierre Trottier, «Le cortège», *Amérique française*, vol. V, n° 4, avril 1946, p. 38.

54 Romain Légaré, «Le renouveau du conte au Canada français», *Culture*, vol. VIII, n° 1, mars 1947, p. 51-66.

tonalités. On y trouve non seulement des « contes » de Thériault⁵⁵ et de Ferron⁵⁶ ou des nouvelles de Réal Benoit⁵⁷ et d'Anne Hébert⁵⁸ qui, à leur manière, défont les cadres narratifs ou linguistiques antérieurs, mais aussi une très grande variété de récits lapidaires, couvrant d'une à cinq pages, aux sous-titres révélateurs d'une remise en question des codes. C'est le cas de « Refus » de Jacqueline Mabit, présenté comme « Histoire où il faillit se passer quelque chose⁵⁹ », de « L'éducation anti-mentale ou Jean Québec », sous-titré « Première tranche d'un récit triste⁶⁰ », dû à Gabriel La Salle, ou de « Promenade » de Sylvain Garneau, défini comme « conte microscopique⁶¹ », mais aussi des « Fragments du journal d'un névrosé⁶² » de Jean-Yves Doucet ou de « Ville » de Garneau, lequel est accompagné d'une question placée entre guillemets : « La poésie... qu'est-ce⁶³ ? »

Ces récits « en quête d'incidents⁶⁴ », pour reprendre la formule de « Promenade », tendent à mettre en pièces l'intrigue, à délaissier l'enchaînement d'actions au profit d'idées ou d'images. On pourrait ici faire appel aux textes censément « narratifs » publiés par Hertel ou Baillargeon dans les années quarante⁶⁵, car ils manifestent une semblable propension à la suspension de l'intrigue, de l'enchaînement narratif, au profit de l'argumentation, mais nous convoquerons plutôt l'incipit de « L'éducation anti-mentale » :

La brise encore inodore parce que lavée par la fonte des neiges dansait sur sa tête en arabesques rondes. L'homme amusé s'est mis à sourire, puis soudain à chanter. [...] S'il chantait ainsi, c'est que l'homme croyait être seul. Mais voici qu'en chantant il

-
- 55 Yves Thériault, « Gallu le chien », *Amérique française*, vol. II, n° 7, avril 1943, p. 29-34; « Le bracelet », *Amérique française*, vol. V, n° 2, février 1946, p. 25-29.
- 56 Jacques Ferron, « Récit », *Amérique française*, vol. I, n° 3, février 1942, p. 18-21; « Le mariage d'Hercule », *Amérique française*, vol. I, n° 6, mai 1942, p. 40-41.
- 57 Réal Benoit, « Le grand à Léon », *Amérique française*, vol. II, n° 1, septembre 1942, p. 41-44; « Le petit marchand », *Amérique française*, vol. IV, n° 1, novembre 1944, p. 22-23.
- 58 Anne Hébert, « La maison de l'Esplanade », *Amérique française*, vol. III, n° 16, septembre 1943, p. 38-47; « La maison de l'Esplanade », *Amérique française*, vol. III, n° 17, novembre 1943, p. 42-47; « Au bord du torrent », *Amérique française*, vol. VII, n° 2, 1948, p. 32-43.
- 59 Jacqueline Mabit, « Refus », *Amérique française*, vol. V, n° 4, avril 1946, p. 4.
- 60 Gabriel La Salle, « L'éducation anti-mentale ou Jean Québec », *Amérique française*, vol. V, n° 5, mai 1946, p. 6-9.
- 61 Sylvain Garneau, « Promenade », *Amérique française*, vol. V, n° 5, mai 1946, p. 27.
- 62 Jean-Yves Doucet, « Fragments du journal d'un névrosé », *Amérique française*, vol. VI, n° 2, février 1947, p. 4-5.
- 63 Sylvain Garneau, « Ville », *Amérique française*, vol. VI, n° 2, février 1947, p. 24.
- 64 Sylvain Garneau, « Promenade », p. 27.
- 65 En voici une sélection : Pierre Baillargeon, « Une tape », *Amérique française*, vol. II, n° 2, octobre 1942, p. 44-46; « Testament », *Amérique française*, vol. II, n° 5, février 1943, p. 32-38; « L'intrus », *Amérique française*, vol. III, n° 19, février 1944, p. 3-11; « Médisances de Claude Perrin », *Amérique française*, vol. III, n° 21, mai 1944, p. 4-16; « Claude Perrin, libraire », *Amérique française*, vol. V, n° 2, février 1946, p. 13-20. François Hertel, « Les menottes », *Amérique française*, vol. III, n° 17, novembre 1943, p. 5-16; « Correspondances », *Amérique française*, vol. V, n° 1, janvier 1946, p. 12-16; « Journal rétrospectif d'Anatole Laplante », *Amérique française*, vol. V, n° 4, avril 1946, p. 18-22; « Anatole Laplante au concert », *Amérique française*, vol. VI, n° 1, janvier 1947, p. 29-30.

s'est aperçu qu'il pensait. Penser, c'est faire partie attenante à l'humanité. Penser, c'est être avec les autres⁶⁶.

Suivent alors plusieurs réflexions « existentialistes » du narrateur, qui en vient à remarquer qu'« Adam, dans le paradis terrestre, ne devait pas penser, car il était seul⁶⁷ ». Nombre de ces récits pourraient se présenter, à demi ironiquement, comme des « notations sans importance », à l'instar d'un texte de Jean Cimon⁶⁸. Le bref, le minime, l'anodin, la coupure, la digression caractérisent la diégèse comme la disposition spatiale de ces textes. On peut au surplus remarquer une fréquente correspondance entre des personnages de flâneurs urbains et ce que le diariste fictif du « Journal d'un paresseux » nomme « la pensée vagabonde⁶⁹ ». Flâner, dans ces textes, ne mène pas d'un monde à un autre, comme le font les figures de passeur chez Jean-Aubert Loranger ou ailleurs, mais à sauter d'une pensée à une autre. La flânerie y est une pratique du décalage, de la disjonction, non de la conjonction. On trouve aussi, dans les récits brefs publiés dans la revue, une surreprésentation d'écrivains fictifs, qui vont de pair avec les romans-essais de Baillargeon et de Hertel, centrés sur des personnages d'écrivains, comme avec celui, non republié en livre, de « Jacques Gluvet. Roman journalistique⁷⁰ ». Il y a ainsi un constant retournement de l'énonciation sur elle-même, pour reprendre la proposition de Belleau⁷¹, dans les pages de la revue (où les « aventures » d'Anatole Laplante et de Claude Perrin ont d'abord été publiées), qui va parfois, au même titre que la réflexion sur l'abstraction, jusqu'à mettre en cause le langage lui-même, comme signifiant. La nouvelle « Un songe » met en scène un écrivain qui voit apparaître sur son manuscrit les lettres géantes du mot « merde », lettres qui prennent vie, grimpent le long des murs, déchirent les feuilles, lancent « de leur voix aiguë, rageusement ironique : Merde, merde, ah ! ah ! ah ! merde », puis se décomposent en pièces de monnaie. Échappée fantastique se ramenant maladroitement à un « rêve », dans la chute finale, cette révolte des lettres contre le créateur s'inscrit dans une remise en cause de la relation entre l'écrivain et la langue qu'aucune autre revue québécoise ne partage, à cette époque.

SAILLIE ET PARADOXE : LA POÉTIQUE DU « BON MOT »

Nul, parmi les collaborateurs d'*Amérique française*, n'a sans doute poussé plus loin l'exploration de la brièveté accordant la primauté aux enchaînements enthymématiques, voire à leur rupture, que Pierre Baillargeon. Il a en effet publié dans la revue

66 Gabriel La Salle, « L'éducation anti-mentale ou Jean Québec », p. 6.

67 *Ibid.*

68 Jean Cimon, « Notations sans importance », *Amérique française*, vol. V, n° 6, juin-juillet 1946, p. 19-20.

69 François Péladeau, « Journal d'un paresseux », *Amérique française*, vol. V, n° 6, juin-juillet 1946, p. 11.

70 Maurice Huot, « Jacques Gluvet. Roman journalistique », *Amérique française*, vol. VI, n° 2, février 1947, p. 15-19; et vol. VI, n° 3, mars 1947, p. 11-16; vol. VI, n° 4, avril 1947, p. 25-28 (le texte d'Huot ne semble pas avoir été terminé).

71 André Belleau, *Le romancier fictif. Essai sur la représentation de l'écrivain dans le roman québécois*, Québec, Nota bene, coll. « Visées critiques », 1999 [1980], p. 9.

plusieurs séries de fragments, intitulés «Épigrammes⁷²», «Réflexions morales⁷³», «Littérature⁷⁴», «Réponses⁷⁵» ou «Goûts et dégoûts⁷⁶». Dans son étude *Entre la neige et le feu*, André Gaulin fit d'ailleurs des «maximes, épigrammes [et] apophtegmes» une catégorie spécifique de la bibliographie de Baillargeon, distincte des «contes et nouvelles», des poèmes, de la critique littéraire ou des «essais et textes libres⁷⁷». Pour l'essentiel, ces fragments tournent autour de l'écriture, de la lecture et du langage. On trouve ainsi dans les «Réponses» des passages qui développent le primat du style sur le sujet, puis transforment cette originalité stylistique en paradoxe de non-originalité, par la reprise des idées du lecteur («Ce n'est pas tant mes idées que les vôtres que je veux exprimer avec art. Car mieux vaut écrire un chef-d'œuvre, où les autres retrouvent leur bien, que s'exprimer⁷⁸»). Les remarques de «Littérature» portent pour leur part sur le roman, l'auteur et la vie : «Le lecteur d'une biographie est un juge; le lecteur d'un roman est un témoin»; «La profondeur des personnages tient dans quelques contradictions»; «Psychologie, vilain mot allemand»; «La vraie vie du roman, c'est la tienne que tu perds à le lire⁷⁹». Il n'y a pas de mouvement, d'amplitude oratoire, ni de présentation progressive d'un dogme, dans ces textes. Résistant aux enchaînements, au développement qui intégrerait les fragments en essai, alors même que leur succession laisse entrevoir de claires progressions argumentatives et topiques, Baillargeon trace délibérément son camp hors de tout système.

Baillargeon ne fut pas le seul à pratiquer l'écriture par fragments, dans les pages de la revue. Roger Rolland, Maurice Huot et Berthelot Brunet, entre autres, en publient dans la première année⁸⁰, et on en retrouve aussi deux séries signées du pseudonyme collectif «Henri Brulard⁸¹». Olivier Gouin et André Antonuk parsèmeront les numéros de 1947 de leurs propres épigrammes, nettement plus fades que ceux de Baillargeon : «Il faut être modeste pour faire arriver son orgueil⁸²»; «Les jolies femmes admettent qu'une autre femme soit jolie, mais jamais belle⁸³»; «Ce sont les exaspérations florissantes qui cessent de nous faire prendre au sérieux la

72 Pierre Baillargeon, «Épigrammes», *Amérique française*, vol. I, n° 2, décembre 1941, p. 23-28; «Épigrammes», *Amérique française*, vol. I, n° 7, août 1942, p. 12-15.

73 Pierre Baillargeon, «Réflexions morales», *Amérique française*, vol. II, n° 1, septembre 1942, p. 12-20.

74 Pierre Baillargeon, «Littérature», *Amérique française*, vol. I, n° 3, février 1942, p. 22-29.

75 Pierre Baillargeon, «Réponses», *Amérique française*, vol. I, n° 4, mars 1942, p. 17-19.

76 Pierre Baillargeon, «Goûts et dégoûts», *Amérique française*, vol. II, n° 7, avril 1943, p. 20-23.

77 André Gaulin, *Entre la neige et le feu*, p. 275-277, p. 268-269 et p. 277-283. Il recense ainsi pas moins de quarante publications de ce type de textes, dont dix-neuf de 1941 à 1947.

78 *Ibid.*

79 Pierre Baillargeon, «Littérature», p. 23-24.

80 Roger Rolland, «Le voyage», *Amérique française*, vol. I, n° 2, décembre 1941, p. 10; Maurice Huot, «Extraits de mon dictionnaire», *Amérique française*, vol. I, n° 4, mars 1942, p. 47; Berthelot Brunet, «Timidité», *Amérique française*, vol. II, n° 2, octobre 1942, p. 20-23.

81 Henri Brulard, «Mosaïque», *Amérique française*, vol. I, n° 1, novembre 1941, p. 47-48; n° 2, décembre 1941, p. 47-48; n° 3, février 1942, p. 47-48. Outre des critiques et des entretiens «imaginaires» attribués à Brulard, *Amérique française* publia deux autres courtes séries : «Épigrammes», *Amérique française*, vol. V, n° 1, janvier 1946, p. 7; «Épigramme», *Amérique française*, vol. V, n° 4, avril 1946, p. 52.

82 Olivier Gouin, [s. t.], *Amérique française*, vol. VI, n° 1, janvier 1947, p. 9.

83 Olivier Gouin, [s. t.], *Amérique française*, vol. VI, n° 2, février 1947, p. 42.

comédie que nous jouons⁸⁴»; «L'indifférence passive s'atteint sans trop d'efforts, mais que l'indifférence active est difficile⁸⁵!»

Le morcellement opère parfois à un niveau d'organisation supérieur; c'est le cas, par exemple, pour les textes d'Éliane Houghton-Brunn⁸⁶ et de Jean-Louis Langlois⁸⁷ publiés dans le numéro d'août 1942, dont le fil argumentatif se brise constamment, par la juxtaposition de phrases déclaratives sans articulation syntaxique, la multiplication de courts paragraphes et la division du texte en sections séparées par des astérisques. Celui de Brunn se subdivise en dix parties occupant six pages, et celui de Langlois en sept parties courant sur trois pages. En fait, de nombreux textes d'*Amérique française* (critiques surtout, mais pas uniquement) tendent à une poétique de la fragmentation, de la phrase détachée ou détachable, qui fait saillie, propose une formule frappante, une maxime bien tournée. La «pratique du bon mot et de la formule lapidaire⁸⁸» associée à Baillargeon est une disposition collective, transversale. Puisqu'elle appelle d'elle-même le florilège, cédon à ce mode de lecture, en livrant pêle-mêle quelques extraits des numéros de 1942: «Le catholique est l'homme qui n'aime pas les clôtures⁸⁹»; «C'est un excentrique, un fou, c'est-à-dire un être normal⁹⁰»; «Toute grande poésie est par définition primitive parce que les poètes n'ont jamais cessé de s'étonner devant l'univers⁹¹»; «L'art, c'est la sainteté de la matière⁹²»; «L'artiste, et le musicien comme les autres, se doit d'être un torionnaire⁹³»; «La Nature représente pour l'artiste l'incohérence multiple et insaisissable⁹⁴»; «L'expérience est éloquente; elle sait tout mais ne sait pas douter⁹⁵»; «Le pauvre exagère toujours. C'est un être sans mesure; il n'a pas de tact⁹⁶»; «Le vicieux parle de la vertu connue d'un vice qu'il n'a pas⁹⁷»; «Rien de plus ville que ce goût de la campagne. S'il était paysan authentique, Valdombre aimerait la ville⁹⁸.» Ces fragments d'auteurs d'horizons très divers manifestent la «force d'attraction» de la planète *Amérique française*, puisqu'elle conduit des écrivains aussi différents à pratiquer une poétique du trait d'esprit. On peut ainsi appliquer à la revue, comme texte collectif, la belle formule du continent discursif coulé dont il ne reste que les cimes, lancée par Ferron dans une lettre à Baillargeon: «Votre page devient un archipel, où

84 André Antonuk, [s. t.], *Amérique française*, vol. VI, n° 2, février 1947, p. 47.

85 Olivier Gouin, [s. t.], *Amérique française*, vol. VI, n° 3, mars 1947, p. 38.

86 Éliane Houghton-Brunn, «La volonté du cubisme», *Amérique française*, vol. I, n° 7, août 1942, p. 23-28.

87 Jean-Louis Langlois, «Synthèse de l'ignorance ou l'expression poétique», *Amérique française*, vol. I, n° 7, août 1942, p. 29-31.

88 Laurent Mailhot, avec la collaboration de Benoît Melançon, *Essais québécois, 1837-1983. Anthologie littéraire*, Montréal, Hurtubise HMH, coll. «Cahiers du Québec. Textes et documents littéraires», 1984, p. 246.

89 Guy Sylvestre, «Catholicisme. Pages de journal», *Amérique française*, vol. I, n° 4, mars 1942, p. 39.

90 *Ibid.*

91 Wallace Fowlie, «Paul Claudel: la métaphysique d'un poète», *Amérique française*, vol. I, n° 6, mai 1942, p. 15.

92 Jean Vallerand, «De la violence en musique», *Amérique française*, vol. I, n° 6, mai 1942, p. 28.

93 *Ibid.*, p. 30.

94 Éliane Houghton-Brunn, «La volonté du cubisme», p. 24.

95 Jean-Louis Langlois, «Synthèse de l'ignorance ou l'expression poétique», p. 29.

96 Adrienne Choquette, «Le sel de la terre», *Amérique française*, vol. I, n° 7, août 1942, p. 35.

97 Paul Toupin, [s. t.], *Amérique française*, vol. I, n° 7, août 1942, p. 40.

98 Berthelot Brunet, «Timidité», p. 22. Brunet souligne.

chaque île, courte phrase, brille au soleil, séparée des autres par le silence impressionnant de l'ombre et des eaux⁹⁹.»

La revue s'est même dotée d'une mise en pages spécifique pour les faire voir et lire, insérant deux ou trois fragments ici et là, avec ou sans titre, dans l'espace vide des dernières pages des articles, là où l'on insérerait traditionnellement des culs-de-lampe ou de petites illustrations, comme dans *Le Nigog*, par exemple. De même, avec les « Mosaïques » d'Henri Brulard, comme avec les très courtes notations critiques lancées en vrac, à la fin des numéros, en 1946 et en 1947, la revue ouvre dans ses pages des espaces spécifiquement destinés aux « fusées » et autres traits d'esprit. En cela, elle s'inspire très nettement du *Bulletin* de la NRF, publié entre 1937 et 1940, que Ferron aurait voulu reprendre dans *Amérique française*¹⁰⁰.

Cette poétique du bon mot est liée à un humour ironique, se signalant par sa maîtrise, sa rigueur (donc une élitiste subtilité plutôt que le carnavalesque); elle tend au paradoxe, vise à prendre à rebrousse-poil les idées reçues, et se conçoit comme une morale du style plus que comme le style du moralisme. Si l'idée doit être frappante, et éclairer les passions et les misères de l'homme, la saillie doit surtout exhiber le travail du langage. Dès le passage à la « nouvelle série » d'*Amérique française*, en 1948, sous la direction de Corinne Dupuis-Maillet, la revue semble abandonner aussi bien la poétique de la discontinuité, de la formule frappante et de la brièveté, que l'*ethos* du moraliste bouffon, combinant réflexions sur l'humanité, paradoxes piquants et fantaisie. L'histoire littéraire, de même, est encline à oublier que tout n'était pas qu'angoisse métaphysique, intériorité inquiète et expression de l'aliénation, dans les années quarante, comme si l'humour s'était réfugié tout entier dans les registres plus populaires, de la radio aux *Fridolinades*. On a ainsi largement ignoré l'accueil enthousiaste mais néanmoins critique offert par les collaborateurs de la revue aux modernismes artistiques et littéraires.

Il reste encore bien des aspects d'*Amérique française* à explorer, dont la question de l'héritage de cette phase « Baillargeon-Hertel ». Dans quelle mesure *Amérique française* sert-elle d'intertexte à la littérature québécoise des années cinquante et peut-être même soixante ? Malgré les reconfigurations de la revue sous la direction de Corinne Dupuis-Maillet, plusieurs « anciens » continuent d'y collaborer (Baillargeon, Ferron, Hébert, Hertel, Mabit, Toupin, etc.). De plus, quelques-uns des jeunes écrivains recrutés par Corinne Dupuis-Maillet, mais surtout par sa fille, Andrée Maillet¹⁰¹,

99 Lettre du 16 mars 1948, Jacques Ferron et Pierre Baillargeon, *Tenir boutique d'esprit. Correspondance et autres textes (1941-1965)*, édition préparée par Marcel Olscamp, présentation de Jean-Pierre Boucher, Outremont, Lanctôt éditeur, coll. « Cahiers Jacques-Ferron », 2004, p. 116.

100 « [J]e vous demanderai [...] de m'accorder, mon cher Pierre, une chose qui me plairait beaucoup : celle d'écrire un *Bulletin du mois* (genre NRF) dans votre revue. » Lettre du 16 janvier 1948, Jacques Ferron et Pierre Baillargeon, *Tenir boutique d'esprit*, p. 110. Cette remarque témoigne d'un net attachement de Ferron pour cette rubrique de la *Nouvelle Revue française*, car elle ne paraît plus depuis au moins sept ans quand il la fait. Sur cette rubrique d'un grand intérêt pour les possibilités génériques spécifiques des revues, voir Michel Lacroix, « Sociopoétique des revues et l'invention collective des "petits genres" ». Lieu commun, ironie et saugrenu au *Nigog*, au *Quartanier* et à *La Nouvelle Revue française* », *Mémoires du livre/Studies in Book Culture*, vol. IV, n° 1, automne 2012.

101 À la barre du périodique entre 1951 et 1955, elle « redonnera à la revue, selon Pascale Ryan, son prestige d'antan » en faisant « une grande place à la relève ». Pascale Ryan, « "Je ne partage évidemment aucune de

jouèrent un rôle majeur, plus tard : Brault, Giguère, Miron, Pilon, etc. Le cas de Jacques Ferron mérite d'être souligné. Si ce dernier partageait des traits de la poétique « classicisante », volontiers ironique, de Baillargeon et d'*Amérique française*, il s'en détache au moment de son séjour gaspésien, en intégrant désormais le « point de vue d'en bas », si important dans son œuvre.

Or, les principaux collaborateurs à *Amérique française* adoptent une position radicalement opposée à toute marque du « populaire » en littérature (les romans de Gabrielle Roy et de Roger Lemelin, par exemple, n'ont guère d'intérêt à leurs yeux). Il y aurait à cet égard une analyse plus poussée à effectuer de la tension croissante, au sein du champ littéraire québécois des années quarante, entre un pôle de grande consommation (avec les Éditions du Bavard et les Éditions Police-Journal), un art « moyen », celui du roman légitime mais de large audience, et un pôle de production restreinte, associé à *Amérique française*, à Erta et aux Cahiers de la file indienne. En même temps, il y aurait une autre étude à entreprendre, celle des diverses formes d'*ethos* ironique dans la littérature québécoise. D'*Amérique française* à *L'Inconvénient*, en passant par Ferron et *Liberté*, une longue lignée de revues et d'écrivains a mis de l'avant, sous des formes diverses, une poétique du décalage interne, juxtaposant les tonalités humoristique et grave, les exigences littéraires et la désinvolture, mais cette filiation ironique n'a pour ainsi dire jamais été analysée en profondeur.

tes conceptions de ce que sera le ton de la revue". Andrée Maillet et *Amérique française*, 1947-1951 : un combat pour l'autonomie de la création littéraire ».